



La fabrique de la culture

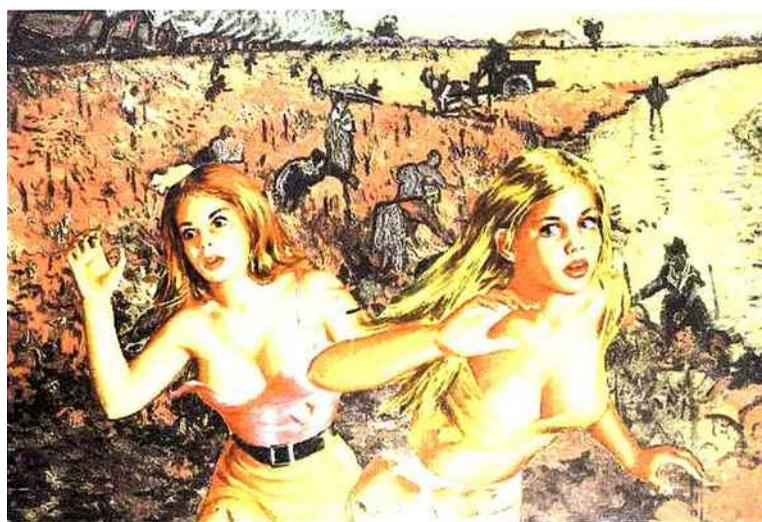
Dans le froid et l'ennui, la ville canadienne de Winnipeg engendre de très bons artistes

55 créateurs, qui aiment travailler en groupe, seront à la Maison rouge, à Paris, à partir du 23 juin

Winnipeg, capitale de la province du Manitoba, est, par sa population d'à peu près 650 000 d'habitants, la huitième ville du Canada. Elle est située à la confluence des rivières Rouge et Assiniboine, ce qui explique que son nom signifie « eau boueuse » dans la langue des Indiens Cree. Les inondations y sont fréquentes. Elle a dû sa prospérité à l'expansion du chemin de fer au XIX^e siècle et à son rôle de comptoir d'échange au centre du continent nord-américain. Cette situation a duré jusqu'à l'ouverture du canal de Panama, qui a déplacé l'axe des échanges et conduit peu à peu la ville vers des crises économiques et sociales sévères dans l'entre-deux guerres.

Tout ceci se trouve dans les livres de géographie et d'histoire. Ce qui ne s'y trouve pas est que Winnipeg est aujourd'hui un centre artistique très actif, si actif que la Maison rouge, centre d'art privé à Paris, commence par la ville du Manitoba un cycle d'expositions consacré aux lieux de l'art actuel, considérés comme périphériques par rapport aux centres internationaux que sont New York, Berlin ou Paris.

Mais l'idée de s'intéresser à Winnipeg vient d'abord d'Hervé Di



« Escaping the Farm » (2010), de Bonnie Marin. BONNIE MARIN

Rosa, artiste nomade, esprit curieux et fondateur du Musée international des arts modestes de Sète (Hérault), partenaire de la Maison rouge pour cette opération. « A la fin des années 1990, quand je vivais à Mexico, puis à Miami, j'ai

commencé à entendre parler par-ci par-là d'un collectif d'artistes installé à Winnipeg, le Royal Art Lodge, raconte Hervé Di Rosa. L'un d'eux, Marcel Dzama, commençait à émerger. Puis je me suis rendu compte que le cinéaste Guy Mad-

din était aussi de Winnipeg. Or Guy Maddin, c'est le film *The Saddest Music in the World*, un cinéma d'émotion, un peu surréaliste, underground et non formaliste à la fois, un peu du côté de Buñuel et de Cocteau. Il m'a tout de suite intéressé – et il continue de le faire. »

Di Rosa s'est donc rendu à Winnipeg, seul d'abord, puis en compagnie d'Antoine de Galbert et de Paula Aisemberg, les deux respon-

sables de la Maison rouge. Ce qu'ils y ont vu les a convaincus. La qualité et la singularité des artistes d'abord ; ceux du Royal Art Lodge – Dzama, Neil Farber ; les extravagances railleuses, Kent Monkman ou Bonnie Marin ; les observations attentives des paysagistes héritiers du Group of Seven – des peintres qui allaient sur le motif dans les montagnes au début du XX^e siècle. Il y aura 55 artistes au total dans « My Winnipeg », une exposition « encyclopédique », selon Di Rosa.

« En raison de la situation géographique, sans doute. Là-bas, les hivers sont très longs et très durs. Alors on se réunit pour résister à l'ennui. C'était déjà le cas du temps des colons, mais là, c'était pour s'entraider, parce que personne ne pouvait survivre seul dans ce climat. Ce fonctionnement collectif vient donc de loin, du temps des premiers fermiers et des trappeurs. Et c'est aussi une habitude anglo-saxonne, bien plus que française, par exemple. Je voulais faire voir ce fonctionnement collectif, justement pour cette raison. »

C'est ainsi que Paul Butler, artiste et galeriste, proposera à la Maison rouge des « collage parties ». « Il y aura des artistes, mais aussi quiconque veut participer, une table de travail et des piles de magazines. Le collage convient bien à ce genre de pratiques : le matériau se trouve partout, chacun peut s'en saisir. » Au fil des collage parties s'élaboreront ainsi une œuvre nécessairement collective.

« Je crois qu'il y a encore une autre raison, continue Di Rosa, mais celle-ci est plus secrète. Il y a eu à Winnipeg d'importantes communautés spiritistes. Sir Conan Doyle, grand amateur de spiritisme, y est même venu pour cette raison, dans les années 1920. » Les biographies du créateur de Sherlock Holmes précisent qu'il y reçut un accueil remarquable dans des cercles où expériences médiumniques et *psychical research* se pratiquaient – là encore – en groupes.

Il est vrai qu'à la vue de bien des œuvres exposées, on sera vite certain qu'à Winnipeg les artistes ne craignent pas d'explorer des mondes psychiques et oniriques dans lesquels, ailleurs, à New York ou à Paris, on s'engage avec moins d'ardeur. Une autre raison de s'intéresser au Manitoba. ■

Philippe Dagen

« My Winnipeg », la Maison rouge, 10, bd de la Bastille, Paris 12^e. Lamaisonrouge.org. Tél. : 01 40 01 08 81. Du mercredi au dimanche, de 11 heures à 19 heures, jeudi jusqu'à 21 heures. Entrée : 7 €. Du 23 juin au 25 septembre. L'exposition ira ensuite au MIAM 23, quai Maréchal-Lattre-de-Tassigny, Sète (Hérault). Du 5 novembre au 20 mai 2012.

Marcel Dzama, la vedette insolente de l'exposition

Né en 1974 à Winnipeg, Marcel Dzama est l'une des deux stars de l'exposition de la Maison rouge, l'autre étant Guy Maddin. Installé à New York, exposé par une galerie en vue – celle de David Zwirner –, Dzama est plus que l'un des membres fondateurs du Royal Art Lodge. Après une exposition personnelle à Munich, en 2008, il a été montré au Musée d'art contemporain de Montréal en 2010. Son succès est lié à la dextérité et au sens de l'absurde dont il fait preuve à travers des aquarelles et encres d'un style proche de celui de « la ligne claire ». Ses œuvres sur papier ne sont pas des récits mais des situations absurdes ou alarmantes : un ours joue du banjo pour

une famille émerveillée ; trois jeunes filles portent en procession des morceaux de corps humains parmi des fleurs, survolées par deux chauves-souris au sourire tranquille. L'exécution méthodique des images contraste vivement avec ce qui est montré.

Loin de s'en tenir à ce support, Dzama transpose ses dessins en diaporamas ou saynètes interprétés par des figurines. Il touche à l'installation, à la sculpture, au design, au film. On lui doit *Sad Ghost Lamp* (« la lampe du fantôme triste »), l'une des inventions les plus drôles que l'on ait vues récemment. Son goût du non-sens s'apparente à celui de Maurizio Cattelan, ce qui est une bonne recommandation.

« Ce fonctionnement collectif vient de loin, du temps des premiers fermiers et des trappeurs »

Hervé Di Rosa
artiste

sables de la Maison rouge. Ce qu'ils y ont vu les a convaincus. La qualité et la singularité des artistes d'abord ; ceux du Royal Art Lodge – Dzama, Neil Farber ; les extravagances railleuses, Kent Monkman ou Bonnie Marin ; les observations attentives des paysagistes héritiers du Group of Seven – des peintres qui allaient sur le motif dans les montagnes au début du XX^e siècle. Il y aura 55 artistes au total dans « My Winnipeg », une exposition « encyclopédique », selon Di Rosa.

Mais c'est moins l'accumulation des noms qu'une spécificité qu'Hervé Di Rosa apprécie particulièrement et qu'il met lui-même en pratique chaque fois qu'il le peut : le goût du collectif, du travail ensemble. A Winnipeg, où fut fondé au milieu du XIX^e siècle le